

Marcel Bénabou, oulipien

Line Mc Murray

Number 52, June–July–August 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21554ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Mc Murray, L. (1993). Marcel Bénabou, oulipien. *Nuit blanche*, (52), 64–65.

Marcel Bénabou, oulipien

L'Ouvroir de Littérature Potentielle, co-commission du Collège de 'Pataphysique (voir dossier dans *Nuit blanche* N° 49) créé en 1960 par Raymond Queneau et François Le Lionnais, s'enorgueillit de grands noms : Georges Perec, Italo Calvino, Noël Arnaud, ... *Nuit blanche* a rencontré Marcel Bénabou, écrivain, essayiste... et secrétaire définitivement provisoire de l'OULIPO.

Nuit blanche : Marcel Bénabou, vous avez publié chez Seghers en 1992, un roman intitulé *Jette ce livre avant qu'il soit trop tard*. Cet ouvrage fait suite à un premier roman qui s'intitulait *Pourquoi je n'ai écrit aucun de mes livres*. Devant des titres pareils, on peut vous poser la question : Aimez-vous écrire ?

Marcel Bénabou : Eh ! bien, aussi étrange que cela puisse paraître, la réponse serait « oui », résolument oui.

N.B. : Je vous demanderai alors d'approfondir ce « résolument oui » pour le bénéfice de nos lecteurs et lectrices.

M.B. : Comme je l'ai expliqué dans mon premier roman-essai qui contient un certain nombre de déclarations plus ou moins autobiographiques, le problème est assez simple. L'écriture est un horizon qui s'est imposé à moi dès l'enfance mais cette écriture à laquelle je me sentais destiné prenait la forme, dans mon imaginaire, d'une activité quasiment sacrée. Cela explique pourquoi j'ai, pendant longtemps, remis à plus tard non pas le moment de commencer à écrire mais le moment d'achever tel ou tel de mes écrits.

N.B. : On vous imagine aisément dans un bureau noyé d'inédits.

M.B. : Effectivement. Des textes inédits certes mais surtout des textes inachevés. D'ailleurs l'inachèvement n'était pas pour moi un défaut mais une forme d'être de l'écriture. Un de mes rêves aurait été, par exemple, d'imposer le roman ou la nouvelle inachevée comme un genre littéraire de plein exercice.

N.B. : Qu'est-ce qui fait que sitôt un premier roman publié, vous en avez écrit un second et que vous êtes probablement en piste pour un troisième ? Je me trompe ?

M.B. : Non. Et cela me surprend moi-même. En réalité, le retournement qui

s'est fait dans mon rapport à l'écriture est venu de la conscience que j'ai prise un jour qu'il fallait partir de mes manques, de mes défauts, de mes impossibilités au lieu de faire semblant de les ignorer. Et c'est donc en méditant sur l'impossibilité d'écrire que j'ai réussi à écrire mes livres.

N.B. : D'où l'effet paradoxal de vos titres dont l'impertinence donne le goût de lire tout en provoquant un certain malaise.

M.B. : Oui. Cela tient peut-être au fait que ma démarche est transparente bien qu'on ne puisse pas dire que le texte le soit. Mon premier roman récupère comme une donnée positive l'impossibilité d'écrire, le deuxième roman, lui, est plus complexe.

N.B. : Maintenant, diriez-vous que vous ne vous arrêterez plus d'écrire ?

M.B. : Non, je n'oserais pas l'affirmer. J'ai suffisamment de projets pour m'occuper dans les années à venir, mais il est très possible qu'à un moment ou à un autre, tel ou tel de ces projets s'interrompe sans que je sois en mesure d'aller plus loin. Au moment où j'écris, je ne suis jamais sûr d'arriver au bout. Venir à bout d'un livre est une sorte d'aubaine. (*Les lecteurs et les lectrices remarqueront dans cette dernière phrase un jeu de mot spontané de l'auteur sur son nom* : Bénabou).

OU. LI. PO. : OUvroir de Littérature POtentielle

« Organisme qui se propose d'examiner en quoi et par quel moyen, étant donné une théorie scientifique concernant éventuellement le langage (donc l'anthropologie), on peut introduire du plaisir esthétique (affectivité et fantaisie). »

N.B. : Cet état intérieur de l'inachèvement se renouvelle à chacun de vos livres ?

M.B. : Oui, même dans le troisième roman que je prépare présentement et dont je peux vous donner le titre : *On écrit toujours le même livre*.

N.B. : Comment voyez-vous la succession de vos trois romans ?

M.B. : Je crois qu'il y a une certaine logique dans la succession de ces ouvrages que je voudrais considérer comme une trilogie. Ils ont en commun plusieurs choses : la mention du mot « livre » dans le titre et la présence d'un narrateur qui dit « je ». Mais le premier, *Comment je n'ai écrit aucun de mes livres*, était consacré à la difficulté d'écrire ; le deuxième, *Jette ce livre avant qu'il soit trop tard*, à la difficulté de lire. Le troisième reprendra la double problématique de l'écriture et de la lecture en fonction de ma perception de la notion de *vocation*.

N.B. : Pouvez-vous éclaircir cette notion ?

M.B. : Je préfère vous laisser dans le mystère. Je vous parlerais aisément du second roman plutôt. Je vous rappelle brièvement la structure. Il s'agit donc de l'histoire d'un narrateur qui est aussi un lecteur et qui se trouve aux prises un jour, alors qu'il range son bureau en attendant la venue de son amie, avec un livre qu'il ne connaissait pas. Ce livre a un certain nombre de particularités. D'abord, sa première page est une invitation à ne pas lire d'où le titre *Jette ce livre avant qu'il soit trop tard*. D'autre part, ce livre est anonyme et son titre est indéchiffrable. Le lecteur de ce livre *dans le livre* va passer par quatre mouvements d'humeur qui sont les mouvements du roman. Dans un premier temps, il rejette le livre ; dans un second temps, il le reprend et se persuade très vite en relisant l'apostrophe initiale qu'elle contient un message

codé et tout son effort consistera à le décrypter. Il utilisera toutes les méthodes de décryptage qu'il connaît en espérant trouver la bonne piste, mais il s'apercevra qu'il se trompe chaque fois. Il finit par sortir de l'impasse et ses troisième et quatrième mouvements d'humeur sont consacrés à son rapport avec les pages suivantes du livre.

OULIPO

«Fondé en 1960 par Raymond Queneau et François Le Lionnais, l'Ouvroir de Littérature Potentielle rassemble des écrivains et des mathématiciens. Son but n'a cessé d'être clair: réhabiliter l'usage de la contrainte pour la production de textes littéraires. Les Oulipiens, toutes générations confondues, sont ainsi amenés soit à reprendre des contraintes anciennes, soit à proposer des contraintes nouvelles.»

«Au terme de plus de trois millénaires (comput oulipien) d'explorations, l'OULIPO a amplement démontré la fécondité de ses méthodes. Les travaux oulipiens, qui vont du simple divertissement ludique à l'élaboration d'œuvres de longue haleine, occupent désormais une place importante dans le paysage littéraire contemporain.»

«Mais l'innovation oulipienne ne s'arrête pas là. Soucieux de donner à leurs productions la dimension orale qui souvent les caractérise, les Oulipiens ont multiplié, ces dernières années, lectures et représentations théâtrales.»

Marcel Bénabou

Présence dans l'œuvre

N.B.: *Votre narrateur-lecteur est-il, dans sa démarche de résolution de l'énigme, un oulipien?*

M.B.: Il n'est pas un oulipien avéré, mais il est certain qu'il a dans sa culture une nette teinture d'oulipisme. Par exemple, il connaît la méthode S + 7¹ et bien d'autres structures oulipiennes.

N.B.: *On devine que vous-même avez pris plaisir à inclure dans ce roman quelques contraintes oulipiennes.*

M.B.: Bien entendu. Il faudrait une longue explication pour faire apparaître les réglages qui sont à l'œuvre dans le roman. Toutefois je pourrais révéler

certaines procédés formels comme l'usage de l'homophonie emprunté à Raymond Roussel. Plusieurs pages ont été écrites à partir de la dislocation phonique de mon nom propre. Pour ne prendre que l'exemple le plus visible, le livre (dans le livre) a été imprimé à Aubenas et l'ami qui est censé avoir offert ce livre au narrateur-lecteur est libraire à Bourges. Le problème est de savoir comment le livre a fait le trajet Aubenas-Bourges. Les lecteurs et les lectrices de mon roman ne sont pas obligés de repérer ce genre de choses même s'il y en a à peu près à chaque page. Je suis d'ailleurs heureux de constater que, jusqu'à présent, personne ne semble les avoir repérées.

OULIPIENS

«Rats qui ont à construire le labyrinthe dont ils se proposent de sortir.»

(Séance de l'OULIPO du 5 avril 1961.)

«Va et vient

Ce qui vient par l'amitié s'en va par l'amour

Ce qui vient par la vanité s'en va par la vérité

Ce qui vient par le cri s'en va par l'écrit

Ce qui vient par la raison s'en va par le doute»

Marcel Bénabou, *La bibliothèque oulipienne*, Seghers, Vol. 1, 1990, p. 267.

N.B.: *Cette auto-référence, par le nom propre, cette présence constante de l'auteur dans l'écriture, sa dissémination dans le texte renvoie à une problématique de l'identité...*

M.B.: C'est une façon pour moi de rendre constamment présente mon identité dans mon écriture. Je veux que mon nom donne un goût à ce que j'écris comme une poignée de sel dans une mare. (À noter, le jeu de mots sur Marcel.)

N.B.: *Ce jeu sur le nom est aussi une mise en jeu du nom, peut-être un questionnement sur le nom?*

M.B.: Oui et cela prend une importance chez moi dans la mesure où mon nom à sonorité nord-africaine m'a toujours fait éprouver un certain malaise, m'a parfois attiré des questions absurdes et même a interrompu des amitiés naissantes.

N.B.: *Est-ce que le fait que vous soyez membre de l'OULIPO oriente votre écriture?*

M.B.: Évidemment; il est même probable que sans la rencontre de l'OULIPO, ou bien je n'aurais pas écrit ou bien j'aurais écrit des choses très différentes. L'influence de l'OULIPO est fondamentale dans mon travail actuel et partager mes trouvailles avec les autres oulipiens est très stimulant.

N.B.: *Vous avez qualifié votre deuxième roman de roman-essai. Ce collage de deux genres trouve un écho particulier dans le milieu littéraire québécois qui, depuis une bonne quinzaine d'années, a vu la notion de théorie-fiction s'implanter. Pouvez-vous clarifier ce vocable de roman-essai?*

M.B.: Pour simplifier les choses, je dirai que j'essaie de faire, sous une forme fonctionnelle, une réflexion sur certains aspects de la création littéraire ou de la consommation de la littérature. La thématique est donc en grande partie celle de l'essai, mais la forme dans laquelle cette thématique se trouve insérée est celle de fiction. D'où le mot double roman-essai.

N.B.: *Marcel Bénabou, je vous remercie de ce beau moment de réflexion qui nous laisse désirer votre troisième roman-essai. ■*

Entrevue réalisée par

Line Mc Murray,
Luminescence de l'Académie
québécoise de Pataphysique

1. La méthode S + 7: La méthode S + 7 consiste à remplacer tous les substantifs d'un texte par le septième substantif qui le suit dans un lexique ou un texte donné.

Prenons, par exemple, «Le postulat d'Euclide»: «Si deux droites situées dans un plan font avec une même sécante des angles intérieurs du même côté dont la somme soit plus petite que deux droits, ces deux droites se rencontrent de ce côté».

La méthode S + 7, appliquée au «Postulat d'Euclide», donne: «Si deux dynamismes situés dans une polémique font avec une même sémiologie des antécédents intérieurs de la même cristallisation dont le souvenir soit plus petit que deux dynamiques, ces deux dynamismes se rencontrent dans cette cristallisation».

L'application est de Jean Lescure, dans *OULIPO, La littérature oulipienne*, «Idées», Gallimard, 1973, p. 148.

Marcel Bénabou a publié: *La résistance africaine à la romanisation*, François Maspéro, 1976; *Pourquoi je n'ai écrit aucun de mes livres*, «Textes du XXe siècle», Hachette, 1986; *Presbytère et prolétaire, Le dossier PALF* (Avec Georges Perec), «Cahiers Georges Perec N° 3», Limon, 1989; *La bibliothèque oulipienne* (en collaboration), Slatkine, 1981, Ramsay, 1987, Seghers, 1990; *Jette ce livre avant qu'il soit trop tard*, «Mots», Seghers, 1992; en préparation: *On écrit toujours le même livre*.